

L'ombre ? Course Vie et Destin.

Une ombre, fuyante, se profile dans la forêt.

Je cours : le vent me fouette le visage. Il fait sombre sous ces arbres, il pleut. Averse. Orage. Tout défile autour de moi : c'est à peine si je distingue, de mes yeux à demi clos sur mon visage détrempé, la lune au dessus de moi. Pleine lune qui embaume ma raison : je n'étais plus un homme mais un animal. Un animal qui courait le plus vite possible pour tenter de fuir...

C'étaient les derniers jours de l'été... Il faisait chaud, très chaud, trop chaud... Je cherchais avec Pierre, mon ami d'enfance, et sa famille, des galets pour faire de jolis ricochets : ce soir nous allions à la mer ! Les avions volaient au dessus de nous, leurs engins de mort crachaient de leurs froides flammes, les derniers voyages de leurs victimes. Nous nous en fichions : cela ne nous concernait pas. C'étaient des histoires d'adultes... Nous étions des enfants ! Des enfants... Les Hommes en noir se moquaient de savoir ce que nous étions... Avec Pierre et sa famille, je passais de longs jours dans l'innocence...

Je m'arrête de courir un instant, reprends mon souffle et repars.

Un orage éclata ce soir-là. Ce soir-là, deux géants en habits noirs enfoncèrent la porte tandis que nous mangions... Ils

emmenèrent mon Pierre, son père ingénieur, sa mère et sa petite sœur de 3 mois, je ne sais où. Je ne voulais pas le savoir. Je faisais semblant de ne pas y croire... Un cauchemar. Oui, ce n'était qu'un mauvais rêve... Mais mon âme d'enfant l'avait deviné : je ne les reverrai jamais... Les parents de Pierre leur demandèrent deux faveurs : les géants acceptèrent d'un signe de la tête... Pierre se jeta dans mes bras. Nous avons passé un long moment enlacés, le dernier...

Une douleur me perce le cœur en repensant à ces événements que j'avais désespérément tenté d'effacer de ma mémoire. Je m'arrête dans un endroit jalonné de creux profonds : comment ces trous étaient apparus avec tant d'arbres luxuriants au-dessus ?

Alors Pierre, rejoignant sa famille, referma la porte et posa une dernière fois ses yeux, qui s'animaient alors d'un désespoir à la fois résolu et terrible, sur moi ; me signifiant son immense peine par-dessus l'épaule pour la première et dernière fois. Ce moment ne dura que dix secondes mais il me sembla durer une éternité... Bambins et pourtant plongés dans un monde auquel nous ne voulions appartenir : un monde de violence, de mort et de souffrance... J'entendis une voiture repartir... C'est mon dernier souvenir : le bruit régulier du moteur s'éloignant,

jusqu'à devenir peu à peu inaudible... Et pourtant à mesure qu'il s'amenuisait, le son de la voiture qui emmenait mon Pierre et sa famille vers leurs destins se gravait dans ma mémoire et dans mon cœur.

Je parviens dans un endroit qui m'est étrangement familier : une clairière dans laquelle ruissèle un cours d'eau, tranquille au pied d'un arbre. Des arbres poussant çà et là, sans ordre, des caisses de bois jonchant le sol couvert de fougères... Je reconnais l'endroit : j'y suis venu il y a de ça quelques temps, lorsque j'étais enfant... Il y a déjà si longtemps... Je poursuis ma route en marchant, craignant d'apercevoir la porte. Je me souviens... Difficile d'oublier cette maison qui était entourée de ce ruisseau... Je traverse, haletant, l'étendue d'eau, et fait face à cette porte. Je prends le temps de l'admirer quelques instants, l'ouvre et me retrouve dans la maison sous l'arbre : je vois ses racines massives, ancrées dans la terre, dépasser du plafond. L'intérieur est dévasté : des débris de meubles jonchés sur le sol couvert de poussière, des bris d'ampoules...

Comme si le temps s'était arrêté cette année-là, pour ne plus jamais redémarrer... Et cette atmosphère pesante, lourde, chargée d'émotions négatives ! C'était la maison où ma fuite

avait commencée, où mon enfance s'était terminée. Je m'allonge à même le sol et m'endors.

BOUM BOUM BOUM

Le vacarme qui me réveille m'est tristement familier : je ne suis pas friand de ce qu'il m'annonce... Vite une issue ! Chercher, chercher, chercher. Trouver. Fuir tant qu'il en est encore temps ! Courir...

Je me jurai de me venger. Je n'avais plus de vie. J'errais dans un pays vaincu. Je me vis sombrer dans la folie d'un monde que je ne comprenais pas, me noyer dans mon désespoir, dans mes désirs de vengeance... Pierre et sa famille habitaient dans une maison sous un arbre : je m'en souviens... Elle était près de la mer : nous y jouions il y a peu... Lorsqu'il était encore là... J'adorais jouer avec lui aux soldats.

Courir... Je ne songeais plus qu'à ça : le plus vite, le plus loin... Je ne sais pas encore vers où ! Qu'importe mais courir.

Je me rends compte à présent que ce dont je rêvais ne provoque que la souffrance et le deuil. Je m'horripile devant ma propre innocence : vouloir cela ? Non. Personne. Je sortis de sa maison

*sous l'arbre en pleurant mes dernières larmes de tristesse.
Résolu, déterminé, j'entamais alors une course vers l'inconnu.
Je marchais longtemps, survivant comme je pouvais, avec les
moyens que j'avais : les moyens d'un enfant de dix ans...*

Je sortis par la porte arrière. Je l'avais découverte il y a longtemps, par hasard... Tandis qu'ils enfonçaient la porte, les Hommes en noir refermaient l'issue. Je pus ainsi reprendre ma course, plus tranquille. Une étrange impression me saisit au vif : une vie à courir ? Aurais-je passé ma vie à fuir pour ne pas oublier ou plutôt tenter de ne pas oublier ? Possible : je ne suis plus sûr de rien... Je courais maintenant vers l'intérieur du pays je crois. Il est difficile de s'orienter au travers de champs de blé, de seigle, d'orge : tous différents et pourtant si semblables...

Une colonne difforme, irrégulière, noire s'élève dans mon horizon. Je sens cette odeur, reconnaissable entre toutes, de vie brûlée ; j'entends au loin des cris d'enfants, de femmes puis des coups de feu. Je sursaute et ferme les yeux à chacun d'eux : je sais ce qu'ils signifient... On ôte à la vie ce qu'elle a parfois de plus précieux : l'innocence... Ces cris, ce sont ceux d'enfants dont les parents périssent, de mères dont les fils sont assassinés sous leurs yeux, dont les filles subissent les outrages des Hommes en noirs.

Je parvins dans cette immense ville, ou il m'était impossible de m'y retrouver parmi ce vaste dédale d'avenues... Je ne me rappelle même plus son nom ! Ici, je trouvai refuge auprès de personnes âgées. Elles m'enseignèrent l'art de vivre et de tuer, l'art de la sculpture, l'art du dessin, la musique, la gastronomie. Un savoir qui me sera bien utile plus tard songeais-je... Au fond de moi, je sentais ce désir nouveau naître, grandir, mûrir... Je restais encore deux ans dans cette ville dont le nom ne me revient toujours pas : c'était une ville trop grande pour ma mémoire.

Ces hommes qui détruisent ensuite leurs vies, brûlant leurs possessions, incendiant le peu d'espoir qu'il restait aux quelques survivants, grands oubliés terribles... Misérables. Je ne peux hélas rien faire face à ce triste spectacle car je le sais : je suis suivi de près... J'entends les cris, les hurlements sauvages de ces Hommes en noir qui maintiennent tant bien que mal leur autorité sur les chiens, qui les traînent dans mon sillage. Je suis obligé de reprendre ma course démesurée, éternelle. Sans pour autant me raccrocher à la vie... Cette vie qui, pour moi, s'est achevée il y a de ça bien longtemps mais dont je fuis encore la fin... Non par lâcheté mais...

Je quitte cette ville...

Il me reste des choses à accomplir. L'ombre traverse villes et campagnes, montagnes et vallées, champs et forêts ; toujours poursuivie par tant d'Hommes en noir. Criminels impassibles, sans états d'âme, entraînés à tuer, la coiffure impeccable, le regard d'azur, vide de tous sentiments, posé sur l'horizon : sensible au seul choix de leur prochaine victime. Ils me poursuivent... Je crois savoir pourquoi... Je m'arrête près d'une fontaine. Je m'y ressourçe, y plonge mon corps meurtri par tant d'années de fuite. La sensation de l'eau qui ruissèle goutte à goutte dans mon dos me fait frémir de plaisir... gâché par ce silence.

Mon départ attrista mes hôtes et je les réconfortai en leur promettant de revenir... Promesse que je savais impossible à tenir : ils étaient âgés et ne tarderaient pas à quitter la Terre pour un monde que j'espérais meilleur pour eux. Cette fois je marcherai : je ne courrai plus que par nécessité. Le souvenir de Pierre me hantait toutes les nuits : impossible de me défaire de ce regard puis du bruit de moteur qui s'éloigne, qui s'éloigne... encore et toujours... Il m'arrivait d'en rêver parfois. Chaque fois, le cœur meurtri par tant d'injustice, je me réveillais en larmes : Pierre n'avait jamais rien fait de mal si ce n'est de naître sous cette étoile jaune... C'est l'un de ces soirs- là, que je

décidai et mon corps et mon âme à se venger. Je me vengerai dans le sang : œil pour œil, dent pour dent.

Un silence pesant. Lourd. Qui dure. Eternel. Douloureux. Je reste là, immergé dans ce bain chaleureux et fraternel, songeant... Ce morceau de récit me revient : « Et les chevaux galopent, coureurs, faiseurs d'espaces » Un dénommé... Supervielle ! Quel drôle de nom... Cette phrase surprenante m'obsède... Elle résonne dans ma tête comme les cloches d'une église résonnent et ricochent au loin. Il fait nuit à présent. Déjà ? Je m'en réjouis : la nuit personne ne me pourchasse, je suis seul... Et libre ! Libre d'aller où je veux, quand je veux, si je veux. Ma décision est prise...

Je repars et me fie à mon instinct... Je m'arrête dans une clairière où les arbres m'entourent... Je respire profondément et m'étends à même le sol, adossé au puits qui me sert de dossier : mon dos ne sent plus la douleur... Pour la première fois depuis une semaine, je ferme les yeux...

Se venger... Certes, la vengeance ne ramènera pas les innocents massacrés par les Hommes en noir, pas plus que Pierre, mais elle aura au moins pour avantage de faire souffrir les coupables. Le souvenir douloureux n'est toujours pas effacé de ma mémoire

*d'adolescent meurtri et orphelin : je doute qu'il s'efface un jour.. Les faire souffrir. Je me demandais comment ? Je songeais longtemps, allant et venant dans les campagnes, suivant les rivières, bercé par le son mélodieux des flots qui se brisent sur les rives. Je décidai enfin du sort que je leurs réservais. Ces violeurs d'innocence finiraient leurs misérables existences agenouillés, suppliant, implorant mon pardon. J'agirai dans trois nuits. Il me fallait d'abord du matériel...
Deux nuits.*

Les Hommes en noir se rapprochent...

Je mets mon plan par écrit, le modifie. Une fois, deux fois, trois fois. Je ne suis pas satisfait ! Je peaufine les détails... Enfin, je le détruis et commence à songer au choix de mes victimes : ce sera une famille. Ils devront habiter une maison. Pourquoi ce choix ? Pourquoi une famille ? Pour venger toutes celles que ces criminels maudits ont détruites ! Oui, je me fais Vengeur : Vengeur des Victimes innocentes, Celles qui n'avaient rien demandé à personne et qui pourtant sont parties les premières : Toi le Paysan qui a vu et ta Femme et tes Filles violées, ta Ferme incendiée : Je Te venge, Toi la Femme qui a vu ton Amant torturé et brûlé vif, Vous les Familles assassinées, Vous les

Mères emportées en esclavage, Vous les Enfants qui périssent dans je ne sais quelles souffrances... Vous serez vengés !

Ils se rapprochent encore, j'entends leurs pas lourds et réguliers sur les feuilles, le claquement des balles de pistolet sur les arbres, les grognements des chiens, les ordres et menaces qu'ils profèrent dans leur langue barbare, le hululement de la chouette qui voltige au dessus de moi...

Une nuit : je me repose. Je me réveille : le grand jour est arrivé ! J'ai déjà repéré mes victimes : une famille modèle qui vit dans une maison honorable, selon les goûts de leur Guide épris de folklore médiéval : une chaumière en torchis avec un toit de paille, qui vit tout près d'ici. J'imbibe leur toit d'essence, recule de quelques mètres, allume une flèche et la décoche dans le toit. Il s'embrase. Je reste deux secondes stupéfait par la beauté de la vision... La destruction a quelque chose de délicieusement macabre... Les cris dans la langue barbare des Hommes en noir me ramènent à la réalité... Je décoche une flèche dans les jambes des adultes et use de tous mes objets pour me venger en commençant par le nouveau né. Crucifié sous les plaintes de leurs parents... Puis la mère... Poignardée sans qu'aucun coup ne soit fatal... Violée, Démembrée puis Brûlée sous les yeux de la silhouette massive gisante à ses pieds... Enfin l'Homme en

noir... Torturé, Poignardé, Brûlé membre par membre, centimètre par centimètre, en lui citant les noms de leurs Victimes. Le regard noir, plus cruel encore que son peuple... Me suppliant d'arrêter. Pendu à l'entrée de sa demeure en ruines... Je partis sans laisser d'autres traces que leurs cadavres, les ruines de leur maison et un portrait du coupable... Je n'étais plus un homme : j'étais devenu un animal. Un animal sauvage et cruel. Un animal que l'on traque pour le tuer...

France : les Hommes en noir m'encerclèrent, me soulevèrent et m'emmenèrent. Ne laissant derrière moi qu'une ombre : Mon ombre...

Enfants, Parents, Hommes, Femmes, Victimes : n'oubliez jamais le sacrifice qui fut le mien... Nous étions en **43. C'était la fin de mon innocence, c'était la fin de ma jeunesse, c'était la fin de ma vie...